

Entretien avec Jacques Doillon

Marc-André Lussier

Volume 11, numéro 1, septembre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lussier, M.-A. (1991). Entretien avec Jacques Doillon. *Ciné-Bulles*, 11(1), 26–29.

« Quand, plus tard, on me demande de présenter des films que j'ai faits il y a 10 ou 15 ans, j'éprouve énormément de difficultés... La seule chose que je puisse faire, c'est d'en parler un petit peu en termes de généralités... »

(Jacques Doillon)

L'An 01 (1972)

Un film écrit par mon ami Gédé et que j'ai coréalisé avec Alain Resnais et Jean Rouch. Un anti-film amusant à tourner. Je ne l'ai pas revu depuis 20 ans et je ne peux pas en dire beaucoup sinon que je ne le sens pas comme étant mon premier véritable film.

Les Doigts dans la tête (1974)

Je garde le souvenir d'un tournage heureux. Ce film a été fait en 16 mm avec très peu de moyens et des comédiens que j'ai beaucoup aimés. Je crois que ce n'est pas trop mauvais.

Un sac de billes (1975)

Une commande. On m'a donné de très grands moyens qui m'épouvaient. Et comme je ne savais pas comment travailler avec les gens, je m'adressais aux stagiaires parce qu'ils étaient de mon âge ! Heureusement, il y avait des enfants devant la caméra. Sans eux, je n'aurais pas fait ce film.

La Femme qui pleure (1978)

Un film de résistance que j'aime beaucoup. Je voulais, au départ, faire ce film avec Catherine Deneuve mais elle a eu peur et c'est Dominique Laffin qui a finalement eu le rôle. Devant l'abandon des producteurs, j'ai décidé de tourner chez moi, d'engager une inconnue et de jouer moi-même. C'est un film dont on me parle beaucoup et qui semble avoir un impact certain sur un bon nombre de femmes.

La Drôlesse (1979)

J'ai enchaîné ce film tout de suite après *La Femme qui pleure* et c'est peut-être le tournage où j'ai été le plus heureux. Avec deux acteurs formidables : la petite Madeleine Desdevises et aussi Claude Hébert. Je crois que ce film ne comporte pas trop de « bas », est une bulle, un film en tout cas moins irrégulier que d'autres.

« Quand j'attrape un mollet, je ne le lâche pas. »

Jacques Doillon

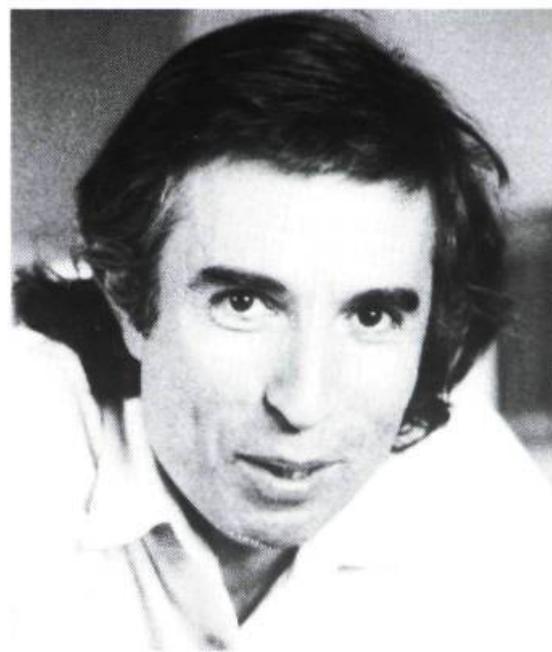
par Marc-André Lussier

Depuis près de 20 ans, Jacques Doillon filme. Fébrilement. En centrant entièrement son cinéma sur les personnages. Tantôt adulé, parfois décrié, il poursuit sa démarche singulière, l'une des plus cohérentes du cinéma français. Avec une précision d'entomologiste, il braque sa caméra sur les velléités du cœur et des sentiments ; il explore un univers aux contours fragiles qu'il amène souvent à l'éclatement. Rien n'est jamais simple. Qu'il enrobe ses personnages d'une atmosphère exacerbée et le voilà qui suscite la controverse (*la Pirate, la Tentation d'Isabelle*). Qu'il suive, pas à pas, le parcours émotif de ses personnages avec retenue et fragilité et voilà qu'il nous offre des films admirables de sensibilité (*la Drôlesse, la Vie de famille, le Petit Criminel*).

Bien qu'il n'aime pas beaucoup se prêter au jeu de l'interview (auquel il s'adonne pourtant fort bien), nous l'avons rencontré à l'occasion de la rétrospective que la Cinémathèque québécoise lui a récemment consacrée. Secrets de fabrication.

Ciné-Bulles : *Vu de l'extérieur, on peut avoir l'impression que vous enchaînez les tournages avec fébrilité et que vous n'aimez pas beaucoup vous retourner sur votre œuvre...*

Jacques Doillon : Lorsque je viens de terminer un film, je ne suis généralement pas très nostalgique et je n'éprouve pas le besoin de revenir en arrière. Un film est un moment de vie intense, qui peut, entre l'écriture, le tournage et le montage, être parfois assez long (même si j'ai tendance à travailler vite !). Et lorsqu'on travaille avec autant d'ardeur pendant six ou huit mois, on a forcément envie de penser au prochain projet pour essayer de se refaire une santé ! Quand, plus tard, on me demande de présenter des films que j'ai fait il y a 10 ou 15 ans, j'éprouve énormément de difficultés... La seule chose que je puisse faire, c'est d'en parler un petit peu en termes de généralités...



Jacques Doillon (Photo : Michel Villeneuve)

Ciné-Bulles : *Est-ce à dire que vous les évacuez rapidement ?*

Jacques Doillon : Pas si rapidement tout de même ! Il est vrai que, puisque je tourne beaucoup, on a peut-être le sentiment que tout cela est facile. Il y a quand même des années où je n'ai pas tourné ! Cela dit, je ne fais pas des films très chers, je peux tourner dans ma maison avec cinq techniciens, deux comédiens et pratiquement sans lumière. Aussitôt que je dispose d'un petit peu d'argent et de temps de tournage (même si pour cela je dois tourner en 16 mm, en super 16 ou en plans fixes), je m'adapte. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à le faire. Il y a des cinéastes qui éprouvent le besoin de faire du cinéma avec un premier et un deuxième assistant, une équipe de 35 personnes, des grues, des porte-voix ou je ne sais quoi ; je n'ai jamais conçu le cinéma comme cela. Dans de telles conditions, je n'aurais fait que trois films dans ma vie !

Ciné-Bulles : *Est-ce que cette boulimie qui vous fait enchaîner les tournages tient à un sentiment d'urgence particulier ?*

Jacques Doillon : Il s'agit plus d'un sentiment d'impatience souvent et, incidemment, je le regrette un peu. Je n'arrive pas à bien vivre sans le cinéma. Je me sens bien lorsque je tourne et quand arrive l'étape du montage, j'ai déjà le film suivant dans la tête ! Moi qui suis pourtant d'un tempérament paresseux, je n'arrive pas à ne rien faire. Il y a aussi que je me dis

parfois que la vie peut être parfaitement courte — la phrase un peu idiote : « Qu'as-tu fait de ton talent ? » a tout de même un sens — et je ne me vois pas encore avec 40 ans de vie et de cinéma devant moi. Je me dis que le film que je suis en train de tourner pourrait être le dernier : cela me fait immédiatement sauter au projet suivant ! En fait, il y a deux moments importants dans l'élaboration d'un film : l'écriture avec ses effrois et ses grandes joies, puis le tournage qui n'est pas, pour moi, la simple exécution du scénario. Lorsque j'écris, je ne note aucune indication parce que plus tard, au moment du tournage, je ne veux pas me souvenir du pourquoi et du comment. Je veux arriver sur le plateau et entendre le texte dit et repris par quelqu'un d'autre...

Ciné-Bulles : *Et ce n'est qu'à cette étape que la mise en scène se crée ?*

Jacques Doillon : C'est en tout cas à ce moment qu'elle prend forme. Lorsque j'entends des phrases écrites plusieurs mois auparavant, lorsque j'entends les comédiens s'emparer vraiment du texte et qu'ils me font croire que je n'en suis pas l'auteur, lorsque, d'une certaine façon, on en vient à nier le script, à ce moment là, je suis heureux parce que je peux commencer à travailler sérieusement.

Ciné-Bulles : *N'est-ce pas là une façon un peu téméraire de travailler ? Que faites-vous du doute ?*

Jacques Doillon : Mais il est toujours là ! Les personnes qui ne doutent jamais sont des personnes très ennuyeuses ! Lorsque j'arrive sur le plateau, je vous assure qu'il est là le plein de doutes ! Il s'agit d'en sortir, d'être vigilant, et de travailler à essayer de trouver la musique d'une scène, le rien qui fait l'évidence. Même si on doit faire 25 prises pour y arriver.

Ciné-Bulles : *Comment est née votre envie de cinéma ?*

Jacques Doillon : Tout simplement en voyant des films, des films américains tout à fait estimables - Hawks, Ford, etc., des films très simples. Plus tard, j'ai tout d'un coup découvert l'existence d'un autre cinéma et cela a été une révélation. J'ai vu des films de Dreyer, de Mizoguchi et de tous les grands de l'époque, des films qui m'ont littéralement submergé de beauté et d'émotion. C'est là qu'est née l'envie. Mais j'ai mis longtemps avant d'écrire et de mettre en scène parce qu'il me semblait extrêmement vaniteux de vouloir faire comme tous ces

grands cinéastes ! Lorsqu'on garde en mémoire tous ces films, cela rend évidemment un peu timide !

Ciné-Bulles : *Avez-vous choisi dès le départ de poursuivre une démarche de cinéaste en marge du cinéma français institutionnel ?*

Jacques Doillon : Il ne s'agit même pas d'un choix. Je crois qu'on ne choisit pas son destin. Je ne peux faire que ces films-là : des films que j'écris seul ou parfois avec un ami (Jean-François Goyet). Je n'ai jamais fait d'efforts particuliers pour être en marge et pour faire ce type de cinéma. J'ai eu à lutter (beaucoup !), à combattre pour pouvoir continuer mais cela m'a semblé normal. La véritable horreur pour moi aurait été de devenir un cinéaste pas trop mal doué à la solde de la grande industrie cinématographique. J'aurais été vite très malheureux (j'ai fait l'adaptation d'un roman à une occasion — **Un sac de billes** — et je me suis vite aperçu que ce n'est pas mon truc). Je ne veux pas d'armée derrière moi ni perdre du temps — et de l'argent — avec ce qui ne me semble pas intéressant, c'est-à-dire les problèmes de production, les responsabilités qui nous incombent lorsqu'on se trouve à la tête d'une grande équipe, parce qu'on perd une énergie folle à discuter avec tout le monde. J'ai plutôt envie d'une petite équipe, parce que cela me permet de me consacrer tout entier aux comédiens. Et c'est là mon seul intérêt. Et je veux pouvoir tourner immédiatement une scène si je sens qu'il faut le faire tout de suite. Chose qu'on ne peut pas faire sur une grosse production. Ce n'est pas un hasard si certains acteurs célèbres refont toujours les mêmes choses d'un film à l'autre, on n'a tout simplement pas le temps de les diriger. Et à force de ne pas être dirigés, il n'acceptent plus de l'être...

Ciné-Bulles : *Justement parlons des acteurs. Lorsqu'on leur demande des noms de metteurs en scène avec qui ils aimeraient travailler, votre nom revient trois fois sur quatre. Qu'est-ce qui, d'après vous, les attire autant ?*

Jacques Doillon : Et bien euh... je crois qu'ils savent bien que je suis l'un des rares à vraiment travailler avec eux ! Dans la plupart des films, on se débarrasse en leur demandant trois ou quatre prises et puis basta ! On passe à la scène suivante. Moi, je ne lâche pas la scène, c'est clair ! Je suis comme un tout petit chien très très ardent et quand j'attrape un mollet, je ne le lâche pas ! Les comédiens savent donc très bien que je ne les lâcherai pas. Par contre, certains détestent cela !

La Fille prodigue (1981)

Deux ans sans tourner. Je savais avec certitude que Jane Birkin était une actrice sous-utilisée et je lui ai écrit ce film. J'ai maintenant le sentiment d'en avoir peut-être un peu trop fait dans les longs monologues, mais il y avait des choses importantes dans ce texte que Jane tenait absolument à dire. Quand même un peu sous-estimé comme film. On ne me le cite pas beaucoup à vrai dire !

La Pirate (1984)

La Fille prodigue ne marche pas très bien et j'éprouve une certaine lassitude qui freine mon désir d'enchaîner. Je fais donc un peu de télé, des publicités, et après trois ans est venu la Pirate. Un film que j'ai tourné dans des conditions difficiles (pas d'argent, peu de temps). Je ne renie rien parce qu'il s'y trouve sûrement des scènes qui fonctionnent, mais comme j'ai été interdit de cinéma pendant trois ans, ce film a eu l'effet d'une bombe à retardement qui a explosé au festival de Cannes... J'aurais dû le faire deux ou trois ans plus tôt...

La Vie de famille (1984)

L'antidote du film précédent. Forcément. Cela n'en fait pas pour autant un film « aimable » mais disons que la tension est différemment dirigée, qu'elle est mieux contenue et qu'elle ne se trouve pas dans TOUTES les scènes !

La Tentation d'Isabelle (1985)

Là j'étais absolument ravi du scénario ! Il y a malheureusement eu des déconvenues avant le tournage, des comédiens se sont dérobés à la toute dernière minute. J'aurais dû avoir la sagesse de reporter le tournage. Le train est parti trop tôt. Je pense que certaines scènes fonctionnent très bien malgré tout.

La Puritaine (1986)

J'ai peut-être agacé le spectateur un peu là. Lorsqu'on doit attendre deux heures pour n'avoir qu'une seule scène où les acteurs principaux se rencontrent (Piccoli et Bonnaire) et qu'en plus, ils s'évitent, je comprends fort bien que le spectateur puisse en être frustré !

Entretien avec Jacques Doillon



La Vie de famille (1984)



La Tentation d'Isabelle (1985)



Comédie ! (1987)

Ciné-Bulles : *Ne risquez-vous pas de créer une certaine insécurité ou, à tout le moins, une instabilité chez l'acteur à tant exiger de lui ?*

Jacques Doillon : Mais si ! Et je recherche leur instabilité parfois. Je ne veux pas que des comédiens trop stables refassent dans l'un de mes films la même chose qu'ils font d'un film à l'autre. Une partie du travail d'un metteur en scène, c'est de déstabiliser des comédiens trop confiants et trop conscients de leur travail. Je ne veux pas travailler avec l'acteur qui va me faire une-très-jolie-composition, mais avec la personne qui se cache derrière. Il y a des acteurs avec qui on ne peut plus rien faire parce que c'est trop tard : ils ont atteint un point de non-retour qui les a fait basculer de l'autre côté et on ne peut plus les ramener à soi. Et d'autres avec qui c'est encore possible. Mais j'ai envie de travailler avec la personne avant tout ; il se trouve que cette personne est comédienne et que j'ai besoin de ses qualités de comédienne.

Ciné-Bulles : *Comment les choisissez-vous ?*

Jacques Doillon : Quand je ne veux plus voir les films d'un comédien en particulier, c'est signe qu'il m'intéresse !... Cela peut paraître paradoxal mais cela s'explique : à partir du moment où je pense pouvoir travailler avec quelqu'un, j'évite de voir ses autres films pour ne pas le trouver, éventuellement, mauvais. Et garder mon envie intacte. Lorsque je tourne avec un comédien, cela veut habituellement dire que je ne l'ai pas vu au cinéma depuis trois ou quatre ans !

Ciné-Bulles : *Qu'attendez-vous d'un acteur ?*

Jacques Doillon : Tout ! C'est l'acteur qui est tout. Moi je ne suis qu'une espèce d'entraîneur, de conseiller mais en fait, j'attends absolument tout de l'acteur. J'attends de lui qu'il s'empare du texte que j'ai écrit des mois plus tôt (qui, d'une certaine façon, est mort pour moi), qu'il le vive et que ce texte prenne vie avec l'acteur. Mon rôle est celui d'un accoucheur. J'aide le comédien à mettre le texte au monde.

Ciné-Bulles : *Vous êtes-vous déjà imposé des limites à ce que vous pouviez demander à un acteur ?*

Jacques Doillon : Non, pas vraiment. Lorsqu'on pense aux limites, on se demande inévitablement si on peut pousser encore et encore un acteur pour qu'il se dépasse et même, qu'il déraile... Je ne sais pas très bien. Peut-être que j'ai poussé un peu trop les acteurs dans *la Pirate* par exemple... Cela dit, on ne peut pas vraiment regretter les films qu'on fait parce

qu'ils vont avec vos humeurs aussi. Mais il est vrai que j'attends tout de l'acteur et que si, au bout de 20 fois, je n'ai toujours pas la prise un petit peu magique, je me dois de la provoquer. On cherche toujours ce petit quelque chose qui est de l'ordre de la grâce. Et il faut parfois travailler beaucoup parce qu'un comédien peut ne pas vouloir, résister et ne pas aimer ce qu'il a à dire...

Ciné-Bulles : *Le rôle peut aller chercher en lui des éléments très souffrants...*

Jacques Doillon : C'est là que les résistances sont les plus grandes. Lorsqu'un acteur vous fait croire qu'il ne peut pas jouer une scène parce qu'il ne la comprend pas, en fait, il comprend parfaitement bien ce que je lui demande mais il n'a pas nécessairement envie d'aller le chercher en lui pour ne pas se faire du mal ou pour ne pas montrer quelque chose de lui qu'il préfère cacher. On retrouve cette résistance principalement chez les hommes qui arborent une espèce de dignité qui tient à leur éducation — cette bêtise d'éducation d'homme qu'on rencontre encore ! On peut donc toucher un point sensible d'une personne et c'est là où cela devient intéressant : trouver un accord entre le texte qu'on a écrit et la personne même du comédien. Que le comédien ait l'impression de créer le texte au moment où il le joue. Mais ce n'est pas toujours facile à obtenir... et j'attends des acteurs qu'ils aillent chercher la véritable émotion.

Ciné-Bulles : *... que vous amenez toujours à son paroxysme...*

Jacques Doillon : Ce n'est pas tout à fait vrai. On a fait de moi — et de quelques autres, Téchiné, Zulawski — un grand hystérique mais c'est simplifier beaucoup. Sur la totalité des films que j'ai tournés, il est vrai qu'il y en a peut-être deux ou trois où la violence est plus exacerbée mais, règle générale, on chuchote dans mes films beaucoup plus que dans le cinéma que je vois. Je rends fous mes ingénieurs du son qui font des prouesses pour capter les chuchotements ! Cela dit, je ne renie pas la violence. Dans notre vie, il y a des moments où tout bascule, où on peut hurler ; il ne faut pas les renier. Cependant, il faut peut-être éviter — je l'ai peut-être déjà fait, je ne revois pas mes films — d'accumuler autant de violence, scène après scène, parce qu'alors, vous saturez le spectateur.

Ciné-Bulles : *Est-ce que l'ambiance du tournage peut s'en ressentir ?*

Jacques Doillon : Je ne recherche jamais l'affrontement avec les acteurs, pas pour une raison de courtoisie mais plutôt par lâcheté. Dans ces bagarres incessantes avec les acteurs, on laisse son énergie et c'est absurde. Je recherche la scène, c'est tout. La seule chose que je demande aux acteurs, c'est d'être vigilants, de garder le plus d'énergie possible.

Ciné-Bulles : *Vous mêlez souvent, dans vos distributions, acteurs professionnels et non-professionnels. Y a-t-il des éléments particuliers qui dictent vos choix ?*

Jacques Doillon : Je suis toujours ravi d'avoir un amateur devant un grand professionnel parce que je sais que je vais avoir un cometteur en scène... De par la simple façon qu'aura l'amateur de jouer, l'autre en face, le professionnel, ne jouera forcément pas comme à son habitude puisqu'il sera obligé de retrouver un peu de... son enfance de l'art si j'ose dire. Mais c'est avant tout le sujet du film qui me dicte ma distribution.

Ciné-Bulles : *Vous arrive-t-il d'écrire pour certaines personnes en particulier ?*

Jacques Doillon : Oui. J'écris en sachant qui seront les comédiens et cela m'arrange plutôt. Par contre, je ne cherche pas nécessairement à écrire pour eux. Par exemple, je connais les deux ou trois comédiens principaux de mon prochain film et je ne veux pas les voir parce que je veux aller jusqu'au bout de l'écriture. Je n'ai pas le sentiment qu'ils peuvent m'aider, pas encore.

Ciné-Bulles : *Charlotte Gainsbourg fera partie de cette distribution ?*

Jacques Doillon : Oui. Je connais Charlotte depuis qu'elle a huit ans. Je la connais à la fois très bien et peut-être pas tant que cela finalement. Vivant parfois à côté des gens, il n'est pas certain que vous les connaissiez tout à fait. Mais, pour l'instant, je n'ai pas trop envie de travailler sur le script avec elle. Lorsque j'en serai à la deuxième ou troisième écriture, je pourrai alors le lui donner à lire mais pour l'instant, je ne tiens pas à faire du sur mesure...

Ciné-Bulles : *De quoi avez-vous envie maintenant ?*

Jacques Doillon : J'ai envie de tout ! J'aimerais avoir 12 ans, une longévité de 3000 ans et j'aimerais pouvoir commencer à faire des films !... ■

Comédie ! (1987)

Encore là, l'antidote du film précédent. Dans la Puritaine, un père reconstituait sa fille au travers des autres. Dans Comédie !, c'est le contraire : une femme tente de trouver des traces de toutes les femmes qui ont déjà vécu dans la maison de l'homme qu'elle aime. Je trouvais amusant de faire un film sur la jalousie sans y mettre un troisième personnage.

La Fille de 15 ans (1988)

Acte de résistance encore une fois, c'est pour ça que j'y joue. Et aussi pour remplacer un acteur avec qui je n'arrivais plus à tourner parce qu'il n'acceptait aucune indication de ma part...

Pour un oui, pour un non (1989)

Film pour la télé. J'écris habituellement mes films mais là, j'ai fait l'adaptation d'un texte formidable de Nathalie Sarraute. Je peux cependant revendiquer ce texte dans la mesure où, si j'avais le don d'écriture de Sarraute, je me rapprocherais de ces préoccupations-là. L'ambition était de faire ressortir la force contenue du texte. Dussolier et Trintignant avaient plutôt tendance à en faire ressortir le côté plus léger. On a trouvé le compromis je crois.

La Vengeance d'une femme (1989)

J'ai éprouvé beaucoup de plaisir à tourner ce film. Magnifique de travailler avec Isabelle Huppert et de rencontrer Béatrice Dalle. J'aurais tendance à aimer beaucoup ce film même s'il n'a pas été très bien reçu.

Le Petit Criminel (1990)

Large consensus comme disent les politiciens ! Sans être paranoïaque, je me suis tout de même demandé ce que ce film avait de différent des autres pour que tant de gens l'aiment autant ! La Vengeance d'une femme était pourtant construit de la même manière, la façon qu'ont Huppert et Thomassin d'avancer chacun dans son film est la même. On fait de la Vengeance d'une femme un film trop compliqué et du Petit Criminel un film trop simple, mais si ça rassure, pourquoi pas ?